

Œuvres de miséricorde



« J'ai un grand désir que le peuple chrétien réfléchisse sur les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles ».

Pour répondre à cette invitation du pape François, paraîtra chaque mois dans « Paroisse Info » une notice actualisant l'une de ces « œuvres de miséricorde ».

De quoi s'agit-il ?

C'est un vieil héritage de l'Église chrétienne pour mettre en pratique concrètement l'évangile de Matthieu 25 : « *J'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'avais soif... etc* ». Nous connaissons bien ce message que nous pouvons relire et méditer : Matthieu 25, 31-46.

Nous ne pouvons pas nous contenter de lire ou de dire, il nous faut aussi faire. « Au soir de notre vie, c'est sur l'amour que nous serons jugés » dit St Jean de la Croix. Comment aidons nous nos frères à être des vivants dans toutes les dimensions de leur être, corporelles, psychiques, spirituelles, sociales ?

Bien sûr, chacun ne peut pas tout faire ; chacun peut faire selon sa situation et ses possibilités et ne peut rester indifférent et dire que cela ne le regarde pas.

Des suggestions seront données pour aider à ouvrir plus largement notre cœur et nos mains, et cela très simplement et humblement.

Dans la prière, nous nous ouvrirons à l'Esprit du Christ pour qu'il éclaire et donne force à nos décisions de témoigner de la bonté et de la tendresse fidèles du Père.

« L'Amour du Seigneur, sans fin je le chante
Sa fidélité, je l'annonce d'âge en âge.
Je le dis : c'est un amour bâti pour toujours.
Sa fidélité est plus stable que les cieux. *Ps 88,2-3*

Nourrir celui qui a faim

« J'avais faim et vous m'avez donné à manger » (*Matthieu 25, 35*)

Chez nous aussi, des hommes et des femmes n'ont pas les moyens nécessaires pour remplir le caddy aux rayons des grandes surfaces. La faim reste bien là et nous savons que dans de grandes zones du monde, c'est une cause de mortalité importante. On peut parler en vérité de famine qui touche des innocents, victimes d'organisations économiques défailtantes sinon perverses. Un cri que nous ne pouvons pas ne pas entendre.

S'il vit de pain, l'homme n'en vit pas seulement. Il a besoin de respect, de considération, de reconnaissance. Beaucoup sont affamés d'affection. Se savoir aimé fait vivre. Soif encore d'intelligence, de comprendre le monde dans lequel nous sommes. Savoir lire et écrire permet d'avoir sa place et d'être à l'aise dans la société. L'échec scolaire est une pauvreté.

Un jour, « en débarquant, Jésus vit une grande foule. Il fut pris de pitié pour eux parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger et il se mit à leur enseigner beaucoup de choses ». Peut-être ces gens ont-ils faim de Dieu et Jésus leur donne la Parole qui nourrit. Ils ont faim dans leur corps et Jésus dit aux disciples : « donnez-leur vous-mêmes à manger ». Cette phrase ne s'adresserait-elle pas à nous ? On peut relire St Marc 6,33-44.

Un autre jour, Jésus dit : « C'est moi qui suis le pain de vie, celui qui vient à moi n'aura plus faim »

(Jean, 35)

Le Ressuscité qui se fait notre nourriture dans l'Eucharistie nous donne de faire visiblement ses gestes de partage. Il est à la source de notre mission de partager le pain à tous ceux qui ont faim.

La plupart du temps, c'est en participant, selon nos moyens, à des associations telles que le Secours Catholique, le CCFD, les Restos du Cœur, la Banque Alimentaire, etc. Certains donnent de leur temps. D'autres mettent une boîte de conserve ou un paquet de pâtes dans le caddy des quêtes des associations. Chacun a la possibilité de donner le sourire, la confiance, l'amitié à celles et ceux qui qu'affaiblit l'isolement.

« Et puisqu'il ne cessera d'y avoir des pauvres au milieu du pays, je te donne ce commandement : tu ouvriras ta main toute grande à ton frère, au malheureux et au pauvre que tu as dans ton pays » (Deuteronomie 16, 11)

Soigner les malades

« J'étais malade et vous m'avez visité » Mt 25,36

Jésus rencontre inévitablement des malades sur sa route. Dès le premier jour de sa mission, dans l'évangile de Marc, c'est la belle-mère de Pierre. Dans un geste significatif, Jésus lui prend la main et la fait se lever. La fièvre la quitte et de nouveau elle est suscitée à la vie (Mc 1,29-31). Le soir, c'est toute une foule de « nombreux malades » que Jésus guérit. La liste est impressionnante au long des évangiles. Gestes de Jésus exprimant la tendresse du Père pour ses enfants qui ont mal.

Le même Esprit de douceur (souffle de vie du Père et du Fils) nous rend présents près des frères et sœurs malades, jeunes ou moins jeunes. Bien sûr, ce sont d'abord celles et ceux d'entre nous qui exercent les « professions de santé ». Ils savent bien que si les techniques de soin sont nécessaires, il faut leur ajouter de la chaleur humaine, une parole, un sourire, même lorsque la fatigue se fait sentir. C'est un accompagnement du même genre que nous vivons au quotidien avec des proches dans nos familles. La prévenance et la patience vont souvent de pair ; et la force de l'amour est là pour passer les moments plus éprouvants.

Par nos visites, téléphones, textos, nous manifestons notre sympathie et amitié. Les paroles échangées sont importantes. Quelquefois, c'est le silence qui parle en raison de la fatigue, ou encore une caresse, une main serrée.

Pourquoi, quand la vérité de la relation le permet, ne pas prier ensemble ? Un moment fort est aussi celui de la célébration du sacrement de l'onction des malades ; signe visible de la tendresse du Père que le Christ ressuscité donne à ceux qui souffrent. Force de l'Esprit-Saint qui nous assure le courage pour vivre l'épreuve.

Nous assurons également la visite du Seigneur en accomplissant le service de la communion eucharistique. Nous permettons ainsi à nos frères et sœurs, alités ou en fauteuil, de participer à la grande prière d'action de grâce. Cette présence signifiée du Seigneur se réalise également par les équipes d'aumônerie animée et coordonnée par la pastorale santé.

Aller vers les solitudes

« J'étais nu et vous m'avez vêtu » Mt 25,26

Arrivé au pied de la Croix, Jésus est dépouillé, mis à nu comme les hommes et les femmes des camps de concentration. On enlève ce qui protège la personne, son vêtement, son signe de reconnaissance sociale. Mise à nue, la personne n'a plus de protection, d'appui. Elle est vulnérable.

Cette nudité des corps est figure de ce dépouillement vécu aussi dans la solitude, l'isolement. L'homme, la femme qui, n'ayant plus de relations, reste seul, sans protection, dépouillé de reconnaissance, d'amitié, d'affectivité. N'arrivant même plus à remplir les formulaires administratifs. Vulnérable à toutes les misères physiques et morales. Ne sachant plus à quelle porte frapper.

Les causes de ces solitudes sont variées : revers professionnel, dissensions familiales, décès de proches, accident de santé. A un moment de notre vie, nous avons peut-être vécu cet isolement et nous pouvons alors mieux comprendre ce que d'autres peuvent vivre.

Jeunes et vieux peuvent être touchés. Certains vivent exclus, isolés physiquement chez eux, portes et fenêtres fermées. D'autres peuvent paraître entourés mais en réalité dénudés de toute vraie relation. Peut-être mettons-nous des visages, proches de chez nous ?

Des associations peuvent aider à vivre ces frères et sœurs fragilisés, sans appui, dépouillés même du strict nécessaire, en exemple, quand il fait froid. On peut citer entre autres « *Ecoute de la rue* », « *Le Nid* » qui fait un gros travail près d'hommes et de femmes prostituées, « *Les Equipes Saint Vincent* », *ATD quart-monde*, etc...

Nous nous rappelons ce jeune militaire venu de Hongrie. Il se préparait au baptême et donna la moitié de son manteau à un homme transi de froid. Plus tard, il fonda un des premiers monastères à Ligugé, près de Poitiers et devint évêque de Tours. Il s'appelait Martin.

Accueillir l'étranger

« J'étais un étranger et vous m'avez accueilli » *Matthieu 25, 25*

Venus de Syrie, d'Irak, des pays du Sahel, des hommes et des femmes arrivent, par la Grèce et l'Italie dans nos pays d'Europe. Etrangers de l'extérieur. Des gens venus d'autres communes viennent s'installer chez nous; on les appelle parfois des « survenus ». Ils ne sont pas de « chez nous », si bien que nous ne connaissons plus les gens d'ici, dit-on.

L'étranger est différent; il ne parle pas la même langue, ne s'habille pas pareil (le fameux voile !), a une cuisine spéciale. « Ils ne sont pas comme nous ».

En plus de l'incompréhension, la peur s'installe. Leur manière de vivre met en cause nos propres façons de faire, nos certitudes. Ils nous dérangent dans nos habitudes. Il faut leur faire de la place et ils risquent de prendre notre travail et nos pouvoirs. D'où nous fermons les frontières et prenons des attitudes d'exclusion.

Aussi, pour ne pas en arriver aux mains, aux violences, nous faut-il engager le dialogue, écouter l'autre dans ses attentes, ses désirs, ses besoins. Parler, l'accueillir. Bien sûr, cela demande une ouverture d'esprit et de cœur, de sortir du quant-à-soi, d'oser aller en terrain inconnu. Depuis Abraham (Gn 18), l'hospitalité est liée à la rencontre de Dieu. « *On recevra avec sollicitude et un soin particuliers les pauvres et les voyageurs étrangers, parce que c'est principalement en leur qu'on reçoit le Christ* » (St Benoît, règle 53,15).

Dans la rencontre, chacun apporte des dons. « *L'accueil peut être une occasion propice pour une nouvelle compréhension et ouverture d'horizon, tant pour celui qui est accueilli, lequel a le devoir de respecter les valeurs, les traditions et les lois de la communauté qui l'héberge, que pour cette dernière*

appelée à valoriser ce que chaque émigré peut offrir à l'avantage de toute la communauté » (Pape François, au corps diplomatique, le 11 janvier dernier). L'étranger apporte du sang neuf.

Grâce à Dieu, nous essayons d'accueillir les étrangers : dans nos communes, l'accueil des nouveaux arrivants par les municipalités, les fêtes de voisins, les pots d'accueil. Accueillir les réfugiés d'autres pays demande compétence et organisation. Des associations auxquelles nous pouvons participer s'y emploient : le Secours Catholique, le réseau Welcome. La communauté chrétienne est présente encore par la pastorale des migrants, la pastorale des gens du voyage, l'œuvre d'Orient, l'Aide à l'Eglise en détresse.

Nous voyons Jésus dans l'Evangile mettre en valeur l'étranger; les habitants de Ninive, Noaman le Syrien, les villes de Tyr et de Sidon et surtout ce Samaritain sur la route de Jéricho à Jérusalem qui n'hésite pas à payer de sa personne pour un autre étranger (Luc 10,29-37)

De toutes les nations, faites des disciples... (Matthieu 28,19)

Visiter les prisonniers

« J'étais en prison et vous êtes venus jusqu'à moi » Matthieu 25,36

De grands murs tristes, des miradors ; derrière des hommes et des femmes dont on entend parfois les cris : la prison ! Certains sont enfermés parce qu'ils ont commis des crimes et sont dangereux, ou encore des délits qu'il faut punir. D'autres sont emprisonnés injustement : prisonniers de guerre dont le seul tort est d'être des vaincus. Prisonniers d'opinion, journalistes non-conformistes, opposants politiques que le pouvoir en place veut écarter sinon éliminer.

Les actes de certains restent délictueux ou criminels et les conséquences doivent être réparées. La responsabilité profonde des personnes, l'engagement de leur liberté n'est plus du ressort de notre jugement. De toute manière, la souffrance est là présente et elle ne peut pas ne pas nous atteindre comme elle atteint le cœur du Père.

Nous savons que les conditions de vie des prisonniers sont trop souvent loin d'être humaines et ne favorisent pas un relèvement moral. Tout homme a droit à sa dignité et ne saurait vivre dans des conditions dégradantes. Chacun doit pouvoir repartir dans la vie . Il y a un véritable problème de société vu l'état déplorable de certains établissements. Les peines de substitution sont souvent plus éducatives que les incarcérations.

Dans une vie enfermée, les visites sont un espace de libération. Les célébrations, avec la pastorale des prisons, sont des moments importants où hommes et femmes claustrés 24 heures sur 24 peuvent être ensemble, sans surveillance et retrouver le sens de la communauté. La certitude de l'amour de Dieu permet de rester debout. La prière, traversée de doutes, de détresses, de rébellion, peut être aussi action de grâce.

D'autres prisons, que les bâtiments, enferment : l'alcool, le tabac, la drogue, le sexe, le smartphone rendent aussi esclaves. Il peut même nous arriver d'enfermer moralement ceux avec qui nous vivons. Nous avons à être conscients de nos propres fragilités et limites et nous entraider les uns les autres à accueillir l'Esprit du Christ qui nous rend libres.

Des congrégations religieuses ont pour vocation l'accompagnement des prisonniers. On peut entendre l'appel, avec d'autres, à être visiteurs de prison ou à participer à la pastorale des détenus ou au soutien de leur famille. Des associations permettent des actions de libération : l'ACAT (Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture), Amnesty International.

*« Dans leur angoisse, ils ont crié vers le Seigneur, et lui les a tirés de la détresse ;
Ils les délivrent des ténèbres mortelles,
Il fait tomber leurs chaînes...
Il brise les portes de bronze, il casse les barres de fer »*

Psaume 106 (107)

Accompagner ceux qui vivent le PASSAGE

Pour les disciples de Jésus, notre mort prend le sens d'un PASSAGE vers la vie totale dans le cœur de Dieu.

Elle est la PAQUE de chacun d'entre nous participant à la PAQUE du Premier-Né, Jésus le Christ. « *Si nous sommes morts avec Lui, avec Lui nous vivrons* » (2 Tim 2, 11).

C'est avec beaucoup de respect que nous accompagnons l'un de nos proches (tout humain d'ailleurs nous est proche) dans l'accomplissement de sa vie. Bien-sûr, et c'est le rôle des soignants, il y a lieu d'apaiser la douleur.

En même temps, en respectant ce qui est la « croyance » de notre frère ou sœur, l'accompagner spirituellement.

Pourquoi ne pas proposer la grâce du sacrement de l'Eucharistie à celui ou celle qui va vivre sa Pâque et cela quand il ou elle en a encore les possibilités ?

A l'approche de la mort, il y a comme un seuil au-delà de la maladie. Le signe de la présence du Christ est alors la « communion en viatique » (pour la route). « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, vit Jésus, a la vie éternelle et moi je le remettrai au dernier jour* » (Jn 6, 54).

Notre présence prendra des formes variées mais toujours dans l'amitié elle permettra de vivre ce moment intense dans la paix du cœur. Quelquefois cela se manifestera simplement en servant la main, en caressant le front ou par un baiser. Quand cela est possible, nous pouvons prier à haute-voix, le « Je vous salue Maris », la prière de Jésus en Croix : « *Père, entre tes mains, je remets mon esprit* » (Luc 23, 46).

Ce moment est aussi crucifiant pour ceux qui accompagnent ; notre affection est ébranlée et quelquefois notre foi ; aussi nous faut-il vivre cela dans l'Esprit-Saint qui soutient notre faiblesse.

C'est également la Pâque que vivent les proches de celui qui vient de mourir : temps de l'accompagnement des familles en deuil. Avec la séparation, tout semble se défaire, l'espérance n'est pas toujours claire, les liens affectifs sont comme cassés. La célébration a pour but d'honorer la mémoire du défunt, de prier pour lui, et de lui donner un « ensevelissement » digne de son humanité transfigurée par l'amour de Dieu. Cette célébration permet aux proches, et aux moins proches, de vivre ce passage du deuil dans un cœur un peu plus **pacifié**.

Tel est le sens que remet notre participation aux sépultures. La communauté humaine et chrétienne est présente près de ses membres qui sont dans la peine.

Certains d'entre nous tiennent une place particulière dans cette célébration en l'ayant préparée avec la famille et/ou en animant la célébration jusqu'à la conduite de la prière commune. Celles et ceux qui reçoivent cette mission particulière savent l'expérience spirituelle qu'elle comporte et ne

peuvent l'accomplir qu'avec l'Esprit-Saint.

Tous, selon nos situations familiales, amicales, professionnelles, nous sommes appelés à accompagner le PASSAGE de nos proches. Selon nos compétences et avec la formation nécessaire, nous pouvons participer en bénévoles à l'accompagnement des soins palliatifs.

Nous pouvons aussi répondre à l'appel de la paroisse pour l'accompagnement des familles en deuil ou la conduite des sépultures.

Divers moments où nous mettons en œuvre la MISERICORDE qui nous vient du cœur du Père.



Consoler celui qui souffre

Jésus a communié à la souffrance de Jaïre perdant sa petite fille, à la détresse spirituelle des foules qui le suivaient. Il a pleuré au tombeau de Lazare. Lui-même a souffert : les récits de la Passion des Evangiles en témoignent. Il rejoint la souffrance humaine exprimée dans les Psaumes : « Je m'épuise à crier, ma gorge brûle » (Ps 68,4). « Quand j'avais soif, ils m'ont donné du vinaigre » (Ps 68,22). « Mon cœur est comme la cire, il fond au milieu de mes entrailles » (Ps 21,15).

Quel sens peut avoir la souffrance ? Elle ne saurait être une punition devant le Seigneur, ni une condition de mérite. Ce serait voir en Dieu un être pervers qui prendrait plaisir à voir souffrir ses enfants. Cela ne peut pas être ! La souffrance fait mal et donc est un mal. Souvent, pour ne pas dire toujours, elle est signal que quelque chose est déréglé dans notre corps ou dans notre cœur : le moral est atteint, des relations affectives sont perturbées.

La souffrance atteint notre personne au plus profond et provoque une certaine solitude : « Vous ne pouvez pas savoir ce que je souffre ! » En même temps, nous ne pouvons pas ne rien faire ; il nous est donné d'assurer une présence fraternelle, que nous soyons comme des libérateurs du mal au nom de notre Dieu.

Des traitements médicaux peuvent soulager des douleurs physiques et on peut souhaiter que la recherche puisse trouver encore plus efficace. C'est aussi un aspect de la mission des soignants qui sont aux premières lignes de ceux qui « consolent » les souffrants par la qualité technique des soins et leur présence prévenante.

La souffrance psychique, intérieure, vient souvent d'un isolement affectif : on ne compte pour personne. Pas reconnu, pas aimé, quel sens peut avoir la vie ? « J'enfonçai dans la vase du gouffre, rien qui me retienne, je descends dans l'abîme des eaux, le flot m'engloutit » (Ps 68,2) comme une noyade !

Alors la présence est planche de salut. Les bonnes paroles, même dites pieuses, ne sont peut-être pas alors de mise. Par contre, l'écoute est primordiale. Une écoute active où l'on essaie de faire en soi le vide d'idées à priori, d'interprétations rapides ; un vide pour accueillir fraternellement la vie douloureuse de l'autre en se mettant un peu à l'unisson. Permettre de libérer la parole, de dire la souffrance jusqu'à en reconnaître la source. Permettre au cœur de se décharger, y compris jusqu'au cri de révolte, souvent expression en creux du désir de vivre.

Cette présence fraternelle est comme un « sacrement » (un signe qui réalise ce qu'il dit) de la bonté du Père des Cieux pour nous ses enfants. Lorsque nous communions à la même foi au Seigneur, nous pouvons prier très simplement ensemble. L'Esprit Saint peut établir en celui ou celle qui

souffre, et en nous qui sommes affectés par cette souffrance, sa Paix et sa Douceur. La Vierge Marie accompagne aussi notre prière. Nous savons comment Lourdes est un lieu de réconfort spirituel. « Lourdes-Cancer-Espérance », les hospitalités des divers pèlerinages (diocésain, monfortain, Rosaire) sont des lieux importants pour vivre la souffrance et la maladie dans la confiance de la foi.

Des groupes aident à soulager des misères plus particulières. Pour n'en citer que quelques-uns : « Vie libre », « La Croix d'or » et autres près des malades de l'alcool, « le Nid » dans le monde de la prostitution, « Ecoute de la rue » avec les S.D.F.. Des associations internationales, ACAT, Amnesty International donnant de lutter contre des souffrances physiques et morales indignes d'enfants de Dieu. Des mouvements comme « Foi et Lumière », la « Fraternité catholique des personnes malades et handicapées » aident à vivre la Passion dans la Paix de Pâques.

Proposer le Pardon

« Non ! Jamais je n'arriverai à pardonner cela ! » « Je ne peux pas oublier » ou encore « je ne suis pas pardonnable ». Réactions entendues et qui sont aussi les nôtres. Le mal subit est si profond qu'il imprègne notre affectivité et notre mémoire.

Le pardon n'est pas excuse ; le mal est bien le mal et on ne saurait l'effacer d'un coup d'éponge magique. La blessure laisse des traces et il faut du temps pour la cicatrisation. Ainsi en est-il de notre mémoire.

Avant d'être acquittement, excuse, sentiment, le pardon est décision. Décision de ne pas se laisser entraîner dans le cercle de la vengeance qui de degré en degré aboutit à la mort. Décision fondée sur la conviction que l'autre est aussi capable que moi d'accueillir la vérité et de faire aussi le bien. Conviction qu'un retour est toujours possible comme celui du jeune homme parti dilapider la fortune personnelle. La porte -et surtout celle du cœur- reste toujours ouverte. On ne saurait enfermer l'autre dans son mal comme dans une prison.

Prendre une telle décision n'est pas évident, dit-on. C'est vrai ! Elle n'est pas au-dessus de nos possibilités car nous savons que l'Esprit de Jésus nous habite et aussi tout homme de « bonne volonté ». Notre liberté peut mettre en œuvre ce dynamisme divin d'ouverture, de pardon de Jésus qui est celui même du Père.

En Luc 23,34, Jésus sur la Croix disait : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ». Etienne lapidé, lance un grand cri : « Seigneur ne leur compte pas ce péché » eux aussi revivent dans l'alliance.

La mise en scène des disputes et retrouvailles dans le récit de Joseph et ses frères –Genèse 37-45– nous indique que l'un des principaux lieux où il nous est donné de vivre le pardon est notre vie quotidienne, familiale, où les petits conflits peuvent dégénérer en souffrance et même en violence. Aussi l'alliance demande-t-elle à vivre grâce au pardon, à la réconciliation. Petits gestes d'affection ou dialogue plus ouvert. Que ce soit entre époux, parents-enfants, frères (Oh ! Les questions d'héritage !) les voisins (les nuisances sonores et le chien qui aboie) les jalousies et les piques dans la vie associative, y compris la paroisse. La vie publique, elle aussi, n'est possible qu'à travers le dialogue de ceux qui s'affrontent, depuis la commune jusqu'à l'international. Cela s'appelle la Paix et nous savons combien elle est à gagner.

Il est significatif qu'au soir de Pâques, dans l'Evangile de Jean, Jésus, dans le même mouvement, souhaite la paix à ses disciples et leur donne l'Esprit pour « remettre les péchés » (Jn, 20,22-23) c'est-à-dire la rupture de l'Alliance. En ne vivant pas en alliance avec nos frères, nous ne la vivons pas avec le Père, source de vie, et nous nous engageons alors dans la vie et la mort. L'Esprit du Christ ressuscité suscite de nouveau –ressuscite– à la vie dans l'Alliance renouvelée, « Alliance nouvelle et éternelle ».

Un signe majeur nous est donné de cette Alliance renouvelée dans le sacrement du pardon. Là, le Seigneur nous montre visiblement qu'Il nous accueille tels que nous sommes avec nos

faiblesses et nos désirs ; Il nous livre sa parole, non de jugement, de condamnation, de culpabilisation morbide, mais de vie, de bonté, d'amour. Devant cet amour révélé du cœur de notre Dieu, nous ne pouvons que reconnaître, non pas des peccadilles, mais comment dans le concret de notre vie nous avons refusé, blessé ou détruit ce lien vital. Le pardon donné et accueilli suscite alors l'action de grâce pour une vie nouvelle dans la joie et la Paix de l'amour retrouvé.

Chassons les vieilles images des confessionnaux rébarbatifs et des examens de conscience plus culpabilisant que libérant pour accueillir, d'une façon renouvelée la miséricorde qui ressuscite à la vie.

Tout se tient et nous ne pourrons entrer dans la réalité du pardon de Dieu qu'en acceptant de vivre la logique du pardon dans toute notre vie.

Jean Garaud